Ami du Clergé du 20 novembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le temps de l'Avent. — LE MESSAGE DE JEAN-BAPTISTE : I. *1er Dimanche de l'Avent :* Le message du Précurseur, 385.

Instructions sur les Epîtres du Dimanche. — I. *1er Dimanche de l'Avent :* Nos sommeils, 387 ; — II. *2e Dim. :* Nos servitudes, 388.

Pour l'Immaculée Conception. — Ce privilège de Marie et notre devoir chrétien, 390.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXVII. Deuxième voyage de S. Paul, 392.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT

Le message de Jean-Baptiste

I

(1er *Dimanche*)

LE MESSAGE DU PRÉCURSEUR

Mes frères,

Il est un homme dont on rencontre la silhouette osseuse à chaque tournant de ces semaines d'Avent ; il est une parole austère qui ne cesse de retentir à longueur des offices de cette période : un homme et une voix qui remplissent ce mois préparatoire à Noël. C'est celui dont S. Mathieu, S. Marc, S. Luc écrivent tous les trois en termes presque identiques : « Ainsi qu'il est écrit dans le prophète Isaïe : « J'envoie mon messager devant ta face pour disposer ta route. Une voix crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. » Jean le Baptiste parut dans le désert, prêchant un baptême de repentance pour la rémission des péchés. Et vers lui s'acheminaient tous les pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem, et ils se faisaient baptiser par lui dans le fleuve du Jourdain en confessant leurs péchés » (Mc., I, 2-5).

Sa mission est bien définie. Semblable aux coureurs antiques qui devançaient les cortèges princiers, mettant en état les routes, élargissant les pistes étroites, nivelant les côtes trop raides ; pareil aux hérauts ou crieurs publics qui précédaient les entrées royales solennelles, clamant aux foules la nouvelle de l'arrivée du roi, Jean-Baptiste marche en avant du Messie pour lui préparer les voies et l'annoncer. Il est son Précurseur.

Mais il est le Précurseur du Messie de trente ans qui va commencer son travail d'évangélisation du règne de Dieu à travers la Galilée et la Judée, non du Messie petit enfant que nous nous disposons pendant l'Avent à adorer dans sa crèche à la suite des bergers et des mages. Celui-ci, c'est l'archange Gabriel, qui l'annonce à la jeune vierge Marie de Nazareth ; ce sont les anges du ciel qui alertent les pâtres de Bethléem dès sa venue en ce monde. Pourquoi donc l'intrusion, dans la liturgie préparatoire à cette fête toute de charme et de grâce de la Nativité, pourquoi l'intrusion de ce prêcheur vêtu en pénitent, au visage ascétique, aux paroles sévères ?

C'est que l'avènement du Christ à Bethléem n'est pas le seul qui doive occuper nos perspectives spirituelles. Dès ce premier dimanche de l'Avent, l'évangile de la messe nous faisait entrevoir son avènement de justicier suprême qui viendra juger les vivants et les morts, comme notre foi l'affirme, dans le *Credo.* Et pour ce jour sans appel il nous faut préparer un autre avènement du Christ, invisible celui-là, tout spirituel, au dedans de nous, dans nos âmes par la foi, l'espérance et la charité.

A ce dernier avènement doivent aller nos préoccupations essentielles. L'avènement dans la crèche était en vue de lui. Pour nous, comme pour les auditeurs de Jean-Baptiste, il s'agit au fond de préparer les voies à l'avènement du Christ en nous, à son entrée dans notre âme, à son règne sur nos esprits et dans nos cœurs.

Saisissez-vous l'actualité et l'opportunité de ce message du Précurseur ? — Quel en est le caractère et quel est le contenu ?

C'est un message de réforme de vie, dit Jean aux Pharisiens et aux Sadducéens qui forment l'élite intellectuelle et dirigeante de la nation. — C'est un message de charité et de justice, explique-t-il au peuple, à ses fonctionnaires, à ses soldats.

Message valable pour tous les temps, mais d'une actualité brûlante à notre époque, où, comme les juifs d'alors, nous sommes aussi dans l'attente d'un nouvel état de choses, sans paraître pourtant comprendre qu'il exige notre redressement à tous.

I. — *Caractère du message de Jean-Baptiste*

Dans la foule qui se pressait autour du Précurseur sur les rives du Jourdain, on pouvait distinguer nombre de Pharisiens et de Sadducéens, attirés vraisemblablement par la curiosité, la défiance, le secret dessein de prendre en défaut un concurrent et de le démonétiser devant le peuple, comme ils feront plus tard pour le Christ. Pharisiens et Sadducéens nous sont gens assez familiers par l'Evangile : les premiers, à quelques exceptions près, comme un Nicodème et un Gamaliel, et dont toute la religion tenait dans des pratiques extérieures, insolents, d'une morgue orgueilleuse ; les seconds, assez fiers aussi de leur situation, mais d'un esprit très large, qui ne s'embarrassaient pas de scrupules. Les uns et les autres composaient la haute classe de la société, en possession de l'influence et du pouvoir.

Pour ceux-là, à cause de leurs préjugés et de leurs responsabilités, la parole du Précurseur se fait singulièrement sévère. « Race de vipères », « méchante engeance » les apostrophe-t-il. Vous croyez avoir trouvé le moyen d'échapper à la colère qui menace en recevant mon baptême. Oui, absolument comme vous vous estimez les meilleurs, infaillibles et impeccables avec toutes vos ablutions et vos lustrations de faux dévots.

Il s'agit de bien d'autres choses que de revêtir les livrées extérieures de la religion. Ce qu'il faut, c'est faire de dignes fruits de pénitence. Et de dignes fruits de pénitence c'est un changement d'âme, de mentalité, de cœur. Vous vous trompez en vous flattant d'avoir sur vous les complaisances de Dieu parce que vous vous targuez d'être les enfants d'Abraham, l'ami de Dieu. Vous êtes bien en effet les fils de notre grand ancêtre par le sang, mais vous n'êtes plus les héritiers de son esprit de Père des croyants. Vous n'êtes pas irremplaçables, et si vous n'êtes plus

que des fils dégénérés, Dieu peut à sa volonté lui susciter des descendants dignes de lui, même là où on s'y attendrait le moins, ce Dieu qui peut de ces pierres susciter des enfants d'Abraham, comme il a créé Adam du limon de la terre.

Il n'y a pas de temps à perdre. La cognée de la colère divine est déjà à la racine de l'arbre du judaïsme, car tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé. Ce qui compte devant Dieu ce n'est pas la généalogie charnelle, mais la lignée spirituelle !

Paroles dures, mais paroles nécessaires. Il faut que ces gens comprennent et il faut que nous comprenions que l'instauration de cet ordre nouveau que le Christ apporte au monde ne se fera pas par un coup de baguette magique, mais est affaire d'intelligence, de volonté. La révolution qui doit s'accomplir n'est pas d'abord d'ordre économique, social, politique, mais moral : c'est une mentalité à refaire, une révision des valeurs à opérer, des mœurs nouvelles à introduire parmi les hommes.

Qu'ils ne se flattent pas non plus et ne nous flattons pas davantage des privilèges de Dieu dans le passé, comme s'ils étaient une garantie qui dispensât de rien faire. Nous croyons à la Providence et au miracle et que leur temps n'est pas révolu. Mais il serait vain de nous croire dispensés de faire retour sur nous-mêmes, de reconnaître nos erreurs, de nous amender, sous prétexte que nous sommes de la vieille Europe catholique et de la fille aînée de l'Eglise.

Ainsi, aujourd'hui comme hier, à notre époque comme au temps de Jean-Baptiste, pour la société en général et pour notre pays en particulier, l'instauration du règne du Christ, le seul qui porte avec lui les promesses de paix, de bonheur, de prospérité, pour le temps et pour l'éternité : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu... » cette instauration suppose un changement intérieur, un redressement moral, une réforme de vie.

Tel est le caractère essentiel du message du Précurseur.

II. — *Contenu du message*

Quant aux articles de ce message, ils tiennent en deux points expressément formulés par le Précurseur, lorsqu'il s'adresse non plus au grand monde des Pharisiens et des Sadducéens, mais aux gens du peuple, même aux plus méprisés, comme les publicains.

Loyalement, sans arrière-pensée, avec le désir d'un meilleur sort, ce peuple l'interrogeait : « Que devons-nous faire ? » Ainsi demandèrent les milliers d'auditeurs de S. Pierre après son premiers discours au sortir du Cénacle de la Pentecôte (Actes, II, 37). Ainsi questionnera Saul sur le chemin de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » (Actes, IX, 6). Ainsi interrogent aujourd'hui les âmes de bonne volonté.

Le Précurseur à la foule ne tient pas de raisonnements. Il parle un langage concret : « Si quelqu'un parmi vous possède en double la tunique de dessous, — le vêtement indispensable, celui dont les plus pauvres en Orient se contentent, — qu'il en donne une à celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger partage avec celui qui n'a rien.

Dans deux exemples d'une portée courante que nous retrouverons dans la prédication de Notre-Seigneur : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu et vous m'avez vêtu », voilà déjà dessiné l'esprit du temps nouveau : esprit de charité, ou comme dit notre époque qui a le respect humain même des mots, esprit d'entr'aide et de solidarité.

Et par là, le Précurseur faisait œuvre de redressement d'une mentalité populaire, faussée par l'interprétation étroite de la Loi. Pour les Pharisiens, comptaient seuls les jeûnes, les observances, les purifications légales. Ils avaient oublié les remontrances de leur grand prophète Isaïe qui déjà leur avait dit : « Vous ne jeûnez pas... de manière à faire écouter votre voix d'en-haut... Le jeûne que je choisis... ne consiste-t-il pas à rompre ton pain à celui qui a faim, à recueillir chez toi le malheureux sans asile ; si tu vois un homme nu, à le couvrir, à ne point te détourner de ta propre chair... ? » (Isaïe, LVIII, 5, 8).

Dans cette foule qu'attirait l'ascendant du Précurseur, se mêlaient même de ces gens qu'on regardait communément comme des pécheurs publics : les publicains, ces collecteurs des taxes romaines, que leur emploi mettait à même de s'enrichir au dépens du contribuable ; les policiers qui prêtaient main forte au service des douanes et ne se faisaient pas faute de dénoncer faussement des innocents pour leur extorquer de l'argent sous la menace du chantage.

S. Jean avait rappelé ce même peuple au devoir de la charité ; il rappelle ces fonctionnaires au devoir de justice. Il disait aux publicains : « N'exigez rien de plus que ce qui vous a été prescrit par la loi, n'obligez pas à verser un surplus, ne forcez pas à verser une différence à votre profit ! » Il disait aux agents de police : « Ne violentez personne, ne pratiquez pas la délation pour toucher une prime frauduleuse, contentez-vous de votre solde. »

S. Luc, celui des évangélistes qui nous a narré avec tous ces détails la prédication du Précurseur sur les bords du Jourdain, ajoute pourtant qu'il ne nous donne qu'un sommaire de ses discours : « Il adressait au peuple beaucoup d'autres exhortations, en lui annonçant la bonne nouvelle. »

Soyons sûrs néanmoins que nous en possédons le thème essentiel : le retour aux vertus fondamentales de justice et de charité qui selon la loi de Dieu doivent régler les rapports mutuels des hommes et établir entre eux la concorde, la confiance et la paix. Et vraiment, est-il besoin de souligner l'actualité de ces deux points cardinaux de la réforme intérieure de vie prêchée par le Précurseur, quand nous entendons la voix du Pape répéter à satiété aux hommes d'Etat responsables que la véritable paix repose seulement sur la justice et sur la charité et quand nous assistons dans notre pays à une telle crise des notions de justice et de charité qu'on se laisse dire couramment que personne ne travaille plus honnêtement et que tout geste de solidarité n'est plus que la carte forcée.

* *

Ne prenons pas le change ! Le baptême de pénitence ne tient pas dans les formalités extérieures de privations, de jeûnes, de gestes auxquels ne nous contraignent que trop la dureté des temps. L'avènement du règne du Christ exige autre chose : un redressement moral, un retour aux devoirs de justice et de charité.

N'allons pas retomber dans le pharisaïsme et nous attirer l'apostrophe connue : « Catholiques, êtes-vous

chrétiens ? » Dépouillons-nous de ce simili auquel nous ne sommes que trop habitués, au point de le prendre pour le vrai et l'authentique, et revêtons l'homme nouveau. C'est dans la mesure où nous animerons notre vie de l'esprit de justice et de charité que le règne de Dieu sera effectivement au dedans de nous et que les fêtes de Noël marqueront l'avènement du Sauveur dans nos âmes. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

I

1er Dimanche de l'Avent

NOS SOMMEILS

« *Il est temps de sortir de notre sommeil* ». (Rom., XIII, 11).

Mes frères,

La liturgie de l'Avent est très caractéristique. A chaque instant, ce sont des appels, des invitations, des précautions à prendre, des préparations à assurer. Quelque chose de grand s'annonce, et il ne faut pas être surpris le jour où cet événement surviendra. Un maître va venir, un libérateur dont l'apparition va nous combler d'aise.

Les épîtres de chaque dimanche se font inlassablement l'écho de ces voix qui nous stimulent : « Ecoutez celui qui crie dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur... Aplanissez-lui les routes... » Lève tes yeux, Jérusalem. Regarde là-haut, vers les nuées du ciel. C'est le Seigneur qui vient. » Il vient; il est donc temps de nous réveiller de notre sommeil, de nous lever, car voici le jour de notre salut. La nuit de l'attente a passé. Debout, revêtons-nous des armes de la lumière, rejetons nos œuvres de ténèbres. Debout. Marchons honnêtement, comme il convient, en plein jour.

Puisque *nos sommeils* ont ainsi l'honneur d'occuper aujourd'hui la pensée de S. Paul, penchons-nous avec lui : 1° sur le sommeil de nos corps ; 2° sur le sommeil de nos âmes. Ils sont l'un et l'autre pleins d'enseignement.

I. — *Le sommeil de nos corps*

Chose étrange en vérité. Nous sommes créés pour vivre, pour agir. C'est un besoin, c'est une nécessité. Et voici qu'une grande partie de notre existence se passe à dormir. Sommeil, repos réconfortant, état toujours mystérieux, parfois troublant, tel il se présente à notre esprit.

1. *Il est un bienfait*. Lorsque nous avons dépensé nos forces dans une activité, même agréable, la lassitude nous prend. Il faut non seulement interrompre tout travail, nous reposer, mais dormir. En temps normal le sommeil vient à notre premier appel ; il est calme, réparateur. Il dure le temps requis pour nous permettre, le lendemain, au réveil de nous sentir dispos, capables de reprendre notre tâche.

Satisfaction de paresseux ? Non. Nécessité vitale. Nous nous passerions plus facilement de nourriture que de sommeil.

2. *Bienfait de Dieu* en plus, symbole de sa miséricorde. Il aurait pu nous condamner à un travail forcé, tous les jours ; il nous a donné chaque semaine une journée de repos. Il aurait pu nous imposer au moins une activité incessante ; il nous octroie des nuits réparatrices, où les ténèbres, l'apaisement des bruits, la suspension forcée des travaux nous sont une invitation au sommeil.

On dirait que pour punir le péché il a dû transformer le travail en châtiment, il regrette cette extrémité, qu'il l'atténue de son mieux, pour que derrière la justice apparaisse toujours la tendresse de son cœur.

Mais pour bénéficier de ce repos de la nuit, il faut que notre corps soit dans un salutaire équilibre. Autrement les facultés, dont l'activité excessive aurait troublé l'harmonie de l'ensemble, transformeraient ce sommeil réparateur en quelque chose de lourd, de stérile, d'inquiétant. N'est-ce pas déjà un avertissement, que Dieu nous donne, d'avoir à respecter ses lois, établies pour la bonne marche de nos affaires et de notre santé ?

Il semble d'ailleurs avoir mis sur nos sommeils quelque chose du mystère qui abrite sa nature.

Nul n'a jamais pu nous révéler la nature du sommeil. La philosophie en donne une explication vague, non satisfaisante. La médecine en étudie les états, les obstacles et la nécessité. La réflexion personnelle s'arrête devant les contradictions qu'offre un homme endormi.

Regardez. Est-ce un être vivant, celui qui gît là sans mouvement, sans regard, sans défense, réduit au minimum de la vie ? Il ne voit plus, il n'entend plus, il ne parle plus. La raison est absente, la volonté semble éteinte, les facultés supérieures, qui, hier le faisaient si grand, sont inertes ; enchaînées par une puissance inconnue elles ne le commandent plus. Seules les facultés inférieures : sensibilité, imagination gardent encore un semblant d'activité, d'ailleurs désordonnée, parfois humiliante.

Se réveillera-t-il, cet homme ? Le verrons-nous encore dans tout l'éclat de son activité ou bien de cet état si voisin de la mort ne s'écroulera-t-il pas directement au tombeau ? C'est le secret de Dieu; c'est le mystère de Dieu. Bien souvent il a ainsi surpris dans leur sommeil ceux qui s'étaient endormis dans l'insouciance. Plaise au ciel qu'alors leur conscience fût aussi tranquille que nous paraissait calme leur sommeil. Mais ne lui reprochons rien : « Je viendrai comme un voleur. » C'était à nous de ne pas nous laisser surprendre.

Voici quelque chose de plus troublant encore.

Parfois cet homme endormi se lève. L'âme tout entière repliée au fond de son être, silencieuse, comme paralysée, n'a pas repris son empire. C'est l'imagination qui va mettre en mouvement ses organes. Alors l'homme endormi exécute à l'extérieur des scènes agencées par le caprice de cette imagination débridée. Il marche, il parle, il agit, il fait des choses extraordinaires. Ne le distrayez pas, n'essayez pas de le remettre dans la voie que vous sentez la voie raisonnable ; ne tentez pas, même si vous le voyez en danger, de le sauver du péril qu'il court. Vous le perdriez immanquablement.

Cet homme, qui gesticule et profère dans son sommeil des paroles incohérentes, qui menace, qui frappe, est capable d'aller jusqu'aux extrémités du mal, sans le savoir, sans en porter par suite la responsabilité, quelle tristesse ! Défiez-vous. Il est à la merci d'une puissance folle, incapable de régler d'après la raison ses propres déterminations.

Mais je songe alors au spectacle que nous donnent

souvent les foules d'ici-bas. Quand on considère leur mystérieux va-et-vient, leurs démarches précipitées, leurs airs absorbés, leurs regards fixes, les extrémités inconcevables où elles se précipitent, on se demande avec anxiété : « Où vont ces gens ? Que font-ils ? Que recherchent-ils ? Rêve ? Réalité ? Combien parmi eux vivent la vraie vie ? Et combien poursuivent une chimère ! Mais à quel abîme les entraîne leur inconscient somnambulisme ! Où se trouveront-ils demain quand leur rêve s'achèvera par la mort dans un brusque et atroce réveil !

Elles se sont prises, ces foules, à la comédie décevante que leur fait jouer leur imagination. Les illusions fugitives et incohérentes de la petite enfance ont été suivies des rêves légers de l'adolescence ; les hallucinations passionnées de la jeunesse, les folies d'orgueil, les vains fantômes du plaisir sont venus ensuite, puis ce furent les tristes visions de la vieillesse, cauchemards lourds et inquiétants des fautes anciennes, des anciens rêves déçus, désespérance parfois d'avoir gâché sa vie.

Pourquoi ? Parce qu'au lieu de s'en tenir à la voie droite et sûre fixée par le Législateur suprême, elles ont voulu faire à leur guise, se donner un programme insensé, qui les suivra jusqu'au jour épouvantable où un réveil fatal les jettera devant une Majesté sublime qu'elles ont voulu ignorer.

II. — *Que dire du sommeil des âmes ?*

Il est encore plus redoutable, parce que plus gros de conséquences immédiates. Enumérons-en les variétés.

1. Il y a le sommeil *lourd* des pécheurs endurcis, sommeil brutal, qui les a jetés dans un état d'inconscience, d'où il semble impossible qu'ils puissent jamais sortir.

Quel cri pourrait les réveiller ? Dieu ? Le mal ? L'enfer ? L'âme immortelle ? Mais ils ont obstinément vidé ces mots de leur sens. A force de fausser leur raison, d'imposer silence à leur conscience, ils ont éteint en eux toute réclamation et supprimé tout idéal autre que la satisfaction de leurs caprices. Absorbés par leurs rêves sensuels, intoxiqués par l'abus de leurs passions criminelles, ils semblent avoir perdu toute raison. Ils sont incapables en tous cas de percevoir l'éternel, derrière la rapidité des jours, et le côté passager des sensations matérielles. Les voilà gisants sur tous les chemins qu'ils parcourent, car leur activité n'est point une vie, puisqu'elle les mène à la mort éternelle. Et les jours, les années passent. En vain le Seigneur s'approche de leur couche avec la miséricordieuse intention de les faire se lever, comme il le fit pour Lazare. Ils déconcerteraient le Sauveur, s'il pouvait l'être, par leur insensibilité cadavérique.

2. Il y a le sommeil *perfide* des âmes, à qui la foi ne fut pas inconnue, qui gardent même encore dans un repli caché la nostalgie des jours heureux, où elles étaient pures et fidèles. Mais ces hommes portent en eux tant d'excuses pour remettre à plus tard le geste libérateur. Captifs de leurs vieux péchés, des habitudes prises, de leur milieu, de leur entourage, ils se bercent d'illusions : « La conversion est-elle si urgente ? La miséricorde n'est-elle pas infinie ? Le bon larron n'a-t-il pas vu le ciel s'ouvrir devant l'ultime cri de détresse jeté à son compagnon de torture ? Que font-ils d'ailleurs de si grave ? En agissant à leur façon ne rejoignent-ils pas la multitude des autres, qui ne sont pas meilleurs qu'eux ? — Si Dieu les damnait, ne devrait-il pas du même coup jeter dans l'enfer l'immense majorité des hommes ? Eux au moins gardent encore une tenue extérieure ; ils ont du savoir-vivre, des manières policées de faire le mal, tandis que les autres !... »

Ainsi vous avez entendu déraisonner certains. N'avez-vous point partagé leurs erreurs ?

3. Prenez garde aussi au sommeil *agité*. Les âmes le connaissent, qui sont coupables, qui le savent et le déplorent. Elles ne s'y résignent pas, car leur conscience n'est point muette et comme pour David elle les force à répéter : « *Peccatum meum contra me est semper.* »

C'est précisément pour cette raison que leurs sommeils sont pleins d'angoisses et entrecoupés de brusques réveils. Elles luttent contre la stagnation dans le péché, mais sans avoir le courage de rompre définitivement avec lui. Elles veulent, ne veulent pas ; elles se relèvent, retombent, restent plus ou moins longtemps sous l'empire du mal. Elles s'agitent, mais n'échappent pas au charme qui se dégage pour elles de leurs désordres. Comment voulez-vous qu'elles s'établissent dans le calme pacifié d'un sommeil réparateur ? Comment pourraient-elles au lendemain de ces nuits troublées, repartir vaillamment sur le chemin du devoir ?

Qu'elles gardent au moins, obstinément, la confiance en la miséricorde divine ; et qu'au jour où la grâce les visitera elles reviennent résolument vers Celui qui les attend, et malgré tous leurs retards se dispose à les pardonner.

4. Enfin les âmes qui répondent aux obligations de la vie chrétienne, mais qui consentent à une *somnolence* regrettable trouveront dans les conseils de l'Apôtre un stimulant pour leur bonne volonté. « Il est temps de sortir du sommeil », cela veut dire : « il est temps de secouer notre paresse spirituelle, d'interroger nos actions, de scruter la charité de nos jugements ; allons jusqu'à une générosité que Dieu attend de nous. » Avons-nous les yeux ouverts ou nous sommes-nous endormis sur le chemin ?

Pour l'homme qui dort, le temps passe inaperçu ; les heures s'écoulent vides et inféconde.

Les autres, ceux qui vivent les yeux ouverts, prennent le contrepied de ces illusions. Dans quelle catégorie pouvons-nous nous ranger ?

* *

Arrêtons-nous là, non sans avoir goûté le conseil de l'Apôtre : « Marchez honnêtement, c'est-à-dire ne vous laissez pas aller aux excès de la table et du vin, à la luxure, aux querelles et aux jalousies. En un mot, *revêtez-vous de Jésus-Christ.* »

Qui que nous soyons alors, nous verrons clairement notre devoir. « C'est l'heure », dit S. Paul ; si à toute époque peut se réaliser dans chaque âme le joyeux avènement du Fils de Dieu, le temps de l'Avent est particulièrement indiqué pour produire une grâce de réveil et d'illumination. Demandons-la à Dieu, et disposons-nous à la recevoir.

2e Dimanche de l'Avent

NOS SERVITUDES

« Que le Dieu de l'Espérance vous remplisse de toute joie, et de toute paix dans la foi ».
(Rom., xv, 13).

Mes frères,

C'est bien plutôt à l'espoir d'une délivrance qu'à

la possession immédiate des joies d'ici-bas que l'Apôtre nous convie aujourd'hui. De son regard avisé il a fait le tour des misères qui nous assaillent. Il rappelle à ses fidèles de Rome que tout ce qui « fut écrit jusqu'alors l'a été afin que par la patience et la consolation nous possédions l'espérance » (xv, 4). que nous supportions vaillamment et sans nous décourager les servitudes qui pèsent sur nous.

Avertissement de sage ; encouragement d'apôtre. Comme tout cela est opportun en un temps où nos yeux sont fixés sur l'arrivée du Messie libérateur ! Car ce serait une singulière et inutile méconnaissance des situations que d'oublier volontairement la réalité quotidienne. Elle nous montre à la fois notre faiblesse et notre impuissance à nous en guérir. C'est donc vers Dieu qu'il faut tendre nos supplications ; et pour nous y disposer : reconnaître nos servitudes, — les détester, — nous en libérer.

I. — *Reconnaître nos servitudes*

Nous portons en nous les traces de notre déchéance. Mais nous n'y pensons pas, ou bien nous la récusons. Pourtant quelle triste histoire que celle de nos origines ! Nous voici immédiatement en face du péché. C'est le mystère du mal qui se présente à nous. « Le péché est venu, écrit le P. Faber, et avec le péché ses nombreuses et funestes conséquences. La terre est engloutie dans un naufrage complet. Elle continue sa course comme d'habitude sous les rayons du soleil, à travers les espaces, mais aux yeux de Dieu et dans les destinées de ses habitants, quel changement ! » Rien dans les désastres enregistrés par l'histoire ne peut en donner l'idée.

Hier, innocent et fidèle l'homme allait droit à son Dieu par le chemin de l'adoration, de la reconnaissance et de la prière. Il s'inclinait ainsi devant la Majesté, la Providence et la Puissance divines. De son côté, Dieu se penchait vers lui, l'Ecriture nous le dit, pour le visiter, et par une conséquence immédiate pour le combler de bienfaits. Rien n'était doux comme ces rencontres du Créateur et de sa créature.

Or voici que d'un seul coup le péché a brisé ces liens. L'harmonie merveilleuse a cessé, entre le Cœur de Dieu et le cœur de l'homme. Où brillait la lumière la nuit s'est étendue ; où siégeait le bonheur le malheur s'est assis. Le désordre apparaît. Puisque le péché, c'est Dieu banni, Dieu renversé, Dieu contredit dans ses ordres, dans sa volonté, renié dans ses perfections, puisque c'est l'injure au lieu de l'adoration, la violation du droit essentiel que possède le Créateur d'être servi par sa créature ce sera désormais pour elle la privation des biens dont le premier l'avait gratifiée. Un gouffre s'est creusé, profond, entre Dieu et l'homme jusqu'alors étroitement rapprochés. Dieu en lui-même n'en a nullement souffert. L'homme a été seul victime de sa désobéissance.

Comment réparer cela? Qui le pourra? L'homme? Evidemment non. Il s'est lié les mains et les pieds dans une impuissance totale. Ce qu'il tenait jadis, il le tenait de la pure miséricorde. Il savait que s'y dérober, c'était irrévocablement le perdre. « Tu mourras » lui avait dit Dieu ; c'est-à-dire : tu connaîtras la privation de tout. Que peut un homme mort pour reconquérir la vie ? Il le sentait d'ailleurs, puisque pris de stupeur à la vue de sa déchéance, il s'épouvantait à l'approche de Dieu, et pour ne plus le voir, l'insensé ! il se cachait.

Dieu devra s'en charger. Et les semaines de l'Avent nous rappellent les longs siècles d'attente, où l'humanité, confiante en la parole de miséricorde, espérait un libérateur.

C'est fait. Le péché a été réparé, en ce sens que depuis le Calvaire il nous est possible de nous purifier de la faute originelle d'abord et de la multitude des autres qui en sont la suite. Mais le péché pardonné a laissé en nous des traces lamentables. La concupiscence est née, là où jadis c'était l'exclusif désir du bien. La concupiscence ! véritable servitude, puisqu'elle nous entraîne au mal, dont nous ne voulons pas et nous écarte du bien que nous aimons, et cela jusqu'à notre dernier souffle. Humiliation d'un être, sûr de la déception douloureuse qui attend ses efforts s'il s'appuie sur la faiblesse de sa nature ! Les meilleurs proclament comme S. Paul : « Malheureux que je suis ! qui me délivrera ? »

A cette déchéance originelle s'ajoutent les multiples faiblesses dont nous grèvent notre tempérament, nos hérédités, nos fautes personnelles, nos passions imprudemment développées, nos habitudes aveuglément formées.

Il est bon, en ce temps de l'Avent, de nous remettre en présence de l'humiliante réalité. Laissons donc les rêveurs, qui prétendent que l'homme est naturellement bon et que c'est la société qui le pervertit. Combien d'autres avec eux ignorent ou rejettent la nécessité, s'ils veulent rester droits, de constamment opposer à la rigueur du devoir l'effort d'une volonté qui combat ces penchants.

II. — *Il faut détester ces servitudes*

Combien n'avouent pas ou ne sentent pas que le péché soit un mal ! C'est un aveuglement désolant, car c'est oublier que, sa malice mise à part, il provoque en nos vies la plus désastreuse solitude.

Imaginez la vie la plus déçue, la plus dépouillée, la plus astreinte aux besognes les plus lourdes, aux servitudes les plus humiliantes. Aussi longtemps que vous pouvez dire, en croisant les mains sur la poitrine : « J'ai Dieu avec moi », votre vie reste grande ; tant que vous possédez Dieu, de tout ce qui vous meurtrit, vous pouvez appeler à lui. Mais dès que vous ne l'avez plus, que le péché vous l'a fait perdre, tout s'écroule.

Combien peu s'en rendent compte ! Le péché ! On s'en sert encore d'un épouvantail, pour former la conscience des enfants. Mais « les grandes personnes », celles qui sont entrées dans la vie avec beaucoup de prétentions, quelle idée s'en font-elles ? N'est-il pas vrai que, pour beaucoup, l'essentiel est d'échapper à l'opinion publique, qu'elles endorment leur conscience par d'ineffables prétextes, et qu'elles passent, le front haut en face de leurs contemporains, le regard serein, même quand elles ont commis contre l'amour divin le plus lâche des forfaits ?

Car c'est à cela que nous mène le péché : à profaner l'amour. Et quel amour ! Il s'est montré, quand Jésus était au jardin d'agonie, si bouleversé par la pensée de notre esclavage et la perspective de notre perte éternelle, que le sang sortait par les pores de sa chair. Il s'est prouvé, quand il subissait sans mot dire sa douloureuse Passion. Il s'est prouvé quand réalisant sa parole : « Personne ne peut avoir plus d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime » Il a donné pour nous jusqu'à son dernier souffle...

Et nous nous laissons aller à profaner cet amour ! Nous lui faisons cette suprême injure : celle du mé-

pris ! Nous allons vers un autre maître, et nous abandonnons le seul véritable.

C'est à cette chute que faisait allusion S. Paul, quand il déclarait : « Il y a des hommes — et je le dis en pleurant — dont le Dieu est leur ventre, *quorum deus venter est !* » à qui suffit, comme à l'animal, la satisfaction de leurs besoins physiologiques, et qui ne rêvent rien au delà de l'assouvissement de leurs muscles et de leurs nerfs ? Ils n'ont de regard que pour la terre. Souds aux appels de l'infini, ils estiment tout à la valeur de leurs satisfactions d'ici-bas. « Ils veulent vivre *leur* vie. »

Autrefois, en notre société, ces cyniques étaient l'exception. Ils formaient un clan réservé ; on les appelait « les libertins ». Aujourd'hui ils ne sont plus l'exception. Il me semble qu'ils sont devenus multitude, par l'apport des foules prolétariennes perverties par d'abominables directions. De sorte que les « masses » s'augmentent, de plus en plus nombreuses chaque jour, à qui on a enlevé le sens de l'infini, la notion exacte du péché, la vue d'un idéal, qu'on leur représente comme n'étant pas essentiellement différent de celui qui gouverne la destinée animale. C'est l'œuvre d'un laïcisme impudent. N'est-ce pas la plus grande menace qui pèse sur notre société ? J'allais dire : son châtiment, la vengeance indirecte du ciel ?

Et quand on essaie de relever ces esclaves nouveaux, ou bien ils refusent de nous entendre ou bien ils prétendent qu'ils ne peuvent se dominer. Est-ce exact ?

III. — *Faudrait-il renoncer à nous libérer ?*

Oui, si nous restons seuls. Non, si nous faisons appel au vrai libérateur.

L'humanité se suffit à elle-même, prétend-on. Son indépendance souveraine n'a besoin ni d'un maître, ni d'un soutien. Sa liberté autonome ne reconnaît à aucun décalogue le pouvoir de lui indiquer une voie, qui serait la seule digne d'elle. Sa destinée est toute entière en elle-même, et c'est insulter à sa grandeur que d'évoquer le souvenir d'une faute qui l'aurait déchue et qui nécessiterait une grâce de restauration.

Evidemment à s'en tenir là, il n'y a rien à faire. Mais vous pouvez juger les résultats convaincants de semblables théories. Toutes les affirmations orgueilleuses, tous les discours ne suffiront pas pour transformer en noblesse ce qui n'est que servitude ni en bonheur ce qui n'est que plaisir passager.

L'Eglise ne croit pas à ces prétentions pour créer des réalités. Et, logique comme elle l'est toujours, après nous avoir fait toucher du doigt la tristesse de notre situation amoindrie elle nous propose le moyen d'en sortir.

Elle ne croit pas au surplus que ce soit déshonorer l'humanité que de reconnaître la cause de sa faiblesse, ni que ce soit rabaisser la nature humaine que de la relever par la grâce, ni enfin que ce soit humilier l'homme que de lui donner un Dieu fait homme pour le servir, après l'avoir racheté.

Remarquez bien les paroles de notre texte : « Que Dieu vous remplisse de toute joie et de toute paix *dans la foi.* » C'est là, dans la foi et non dans les suffisances humaines qu'il faut chercher le bonheur.

Or la foi nous assure que si nous ne trouvons pas dans nos ressources personnelles la force qui nous permet de rompre nos chaînes, la prière à un Rédempteur attendu nous est toujours offerte et qu'il peut se passer pour nous ce qui s'est passé pour le monde à l'avènement du Christ. Cette prière nous assure une grâce de protection divine et de force humaine. Cette prière, ne serait-ce que par la direction qu'elle nous force à prendre, rétablit dans nos esprits l'idéal périmé ; et par le contact avec des réalités qui nous dépassent, nous aide à dominer cette terre, qui nous enlise.

Alors avec S. Paul encore, après avoir fait comme lui la douloureuse constatation : « Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal dont je ne voudrais pas » nous pourrons encore nous écrier dans la joie d'une liberté reconquise : « Je suis capable de me glorifier de ma faiblesse, *gloriabor in infirmitate mea* », car elle me permet de m'exalter sur la vertu du Christ qui fait ma force et de retrouver sa vie, qui fait ma grandeur. Voilà en définitive la vraie noblesse : pouvoir tout en Celui qui nous fortifie.

Remarquez encore combien l'Eglise associe maternellement dans sa liturgie, à ces préoccupations d'une force à conquérir, une scène qui les met en valeur. Jean-Baptiste est en prison. Il envoie vers Jésus, le Messie, qui se fait pressentir, des ambassadeurs de choix avec mission de lui poser la simple question : « Etes-vous enfin celui qui doit venir ? ou bien devons-nous en attendre un autre ? » — La réponse de Jésus, comme elle est ravissante et suggestive ! « C'est moi. Voyez mes œuvres de rédemption. Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent. »

Que voulons-nous de plus ? N'est-ce point là briser toutes nos chaînes : l'obscurité qui ferme nos yeux à la lumière, et trouver la force qui affermit notre marche et nous permet de jouir avec allégresse de la vie divine ?

* *

Pour nous, désormais, l'Avent est moins une attente que la commémoraison d'un grand bienfait, et sa possession immédiate si nous y consentons. Car le drame qui se joue maintenant, ce n'est plus la libération de l'humanité en bloc : cette œuvre fut achevée au Calvaire. C'est un drame de libération individuelle. Chacune de nos âmes y est intéressée.

Pourquoi la terre ne se laisse-t-elle pas convaincre; et au lieu de chercher partout où elle ne le trouvera jamais le Libérateur qu'il lui faut, ne se décide-t-elle pas à se tourner vers Celui qui l'attend.

Donnons-lui l'exemple, en ranimant notre foi, en en pratiquant les préceptes, en vivant ses vertus. Faisons mieux. Dans la perspective du libérateur qui nous est présenté comme prochain, dans un sursaut définitif libérons-nous et contribuons ainsi à libérer l'âme de nos frères. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE L'IMMACULEE CONCEPTION

CE PRIVILÈGE DE MARIE ET NOTRE DEVOIR CHRÉTIEN

Mes frères,

Nous solennisons aujourd'hui la fête de l'Immaculée Conception, et notre pensée chrétienne se porte naturellement vers la méditation de ce glorieux privilège de la Vierge Marie. Seule de la race d'Adam, la Vierge Marie a été préservée du péché originel : telle est la vérité que nous confessons de tout notre

cœur, nous souvenant que Marie est, en effet, la femme, bénie entre toutes les femmes, prédite par Dieu lui-même à Adam après son péché, et qui, toute pleine de grâce, ne doit avoir qu'inimitiés avec le démon.

Mais ce serait peu de nous arrêter à la contemplation d'une telle faveur bien convenable pour celle qui devait être la Mère de Dieu. Le dogme catholique n'est pas seulement une vérité que nous devons connaître, c'est aussi une vie qui doit nous pénétrer et nous diriger vers Dieu. Et c'est sous cet aspect que je vous prie d'envisager aujourd'hui l'Immaculée Conception de Marie en considérant : 1° que ce privilège lui a été conféré non seulement parce qu'elle devait être la Mère de Dieu, mais encore pour lui permettre de devenir la Mère des hommes, 2° que la manière même dont Marie est devenue notre Mère nous dicte notre conduite chrétienne vis-à-vis de tous ceux qui doivent partager avec nous l'honneur d'être les enfants de Dieu.

I. — *Pourquoi ce privilège ?*

Tout d'abord Marie a été préservée du péché originel en vue de sa maternité spirituelle. C'est par son union au Christ souffrant et mourant pour nous que la Sainte Vierge est devenue au pied de la croix surtout, notre Mère dans l'ordre de la grâce. En unissant ses prières et ses souffrances à celles du Christ, en offrant avec son divin Fils son propre sacrifice, elle s'est faite, en union avec Jésus, la réparatrice de nos fautes. Elle n'est pas notre Rédemptrice : un seul Rédempteur, Jésus. Mais elle s'est intimement associée à l'œuvre de la Rédemption dans la mesure où elle le pouvait par l'union de ses souffrances, par l'offrande de son amour pour l'humanité pécheresse que Jésus venait racheter. Et la théologie catholique considère qu'ainsi Marie, associée à Jésus près de la croix, a mérité en convenance pour les hommes les grâces de salut que Jésus leur a méritées en justice.

Quelle autre créature humaine aurait pu le faire, à ce moment où le monde entier était encore sous la domination du péché ? Seule, la Sainte Vierge pouvait prétendre à cette association divine dans la souffrance méritoire, parce que seule elle était déjà rachetée, et rachetée d'une manière admirable, exceptionnelle, éminente entre toutes, par la préservation du péché originel. Toute pure, ornée d'une grâce sans cesse accrue depuis sa conception immaculée, elle pouvait prétendre à s'unir intimement à son divin Fils dans la prière, dans la souffrance, dans l'expiation pour le salut des hommes. Et cette union dans la prière, la souffrance, l'expiation, ne s'est pas seulement produite au moment de la mort de Jésus ; de même que Jésus a commencé le rachat de l'humanité dès le début de son existence humaine par les souffrances connues et acceptées d'avance, de même la Vierge Marie, instruite de son rôle de Mère de Dieu et de Mère des hommes, a pu, grâce à son Immaculée Conception, coopérer à notre salut dès les premières lueurs de sa raison, dès les premiers mouvements de sa volonté : elle a vécu toute pour Jésus, elle a vécu toute pour les hommes.

II. — *Notre devoir chrétien*

Le rôle que la Providence avait assigné à Marie dans l'œuvre du rachat de l'humanité nous trace à nous chrétiens, notre devoir, dans l'œuvre du salut de nos frères. Sans doute, la Rédemption n'a pas eu pour nous l'effet exceptionnel dont Marie fut la bénéficiaire privilégiée. Nous naissons l'âme souillée par le péché originel. Mais le baptême, dont l'efficacité découle de la passion même du Sauveur, régénère notre âme et lui rend la vie de la grâce qui fait de nous, non seulement enfants de Dieu et héritiers du ciel, mais des membres du corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ extérieurement manifesté dans l'Eglise catholique.

Avez-vous suffisamment réfléchi que la grâce sanctifiante dont votre âme de chrétien est ornée ne prend sa valeur pleine et totale que dans la mesure où vous vous affirmez, où vous vous montrez dans toute votre conduite, membres vivants du corps mystique ; membres vivants, non seulement parce que vous recevez la vie du Chef qu'est Notre-Seigneur, mais encore parce qu'unis par la charité aux autres membres, aux autres chrétiens, aux autres hommes même pécheurs, susceptibles de vous rejoindre dans l'unité du corps mystique, vous exercez sur eux une influence vitale, bienfaisante, salutaire ? *Membra de membro,* dit S. Paul, membres étroitement unis, ne faisant qu'un dans l'unité de l'amour et de l'esprit du Christ. Ainsi, de même que Marie, en vertu de son Immaculée Conception, fut indissolublement unie à Jésus dans l'œuvre de la première rédemption de l'humanité, ainsi vous devez, en vertu même de votre baptême, être indissolublement unis à Jésus dans l'œuvre de la sanctification actuelle de tous les hommes et plus spécialement des chrétiens.

Et si vous considérez de plus près la manière dont Marie a coopéré à l'œuvre de notre rédemption, vous constaterez que cette œuvre n'a pu s'accomplir que *dans* et *par* la souffrance, le renoncement, l'expiation volontaire et le dévouement sans mesure. Il faut donc que votre vie de chrétien suive ce chemin difficile et pénible à la nature. Quand donc les chrétiens de nos jours comprendront-ils, tous sans exception, qu'il ne suffit pas, pour être disciple et membre vivant du Christ, de faire sa prière, d'aller à la messe, d'accomplir ponctuellement les gestes rituels même quand il s'agit de la réception des sacrements, mais qu'il faut se montrer, dans toute sa vie, dans ses sentiments intérieurs comme dans ses relations extérieures, le disciple de celui qui étant Dieu n'a pas cru devoir avidement s'attacher à sa divinité, mais s'est humilié, prenant la forme d'esclave et s'abaissant jusqu'à ne paraître qu'un homme, se faisant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ?

Quelle influence salutaire, chrétien, mon frère, pouvez-vous espérer exercer sur les autres hommes, si votre cœur est fermé à leurs angoisses, à leurs inquiétudes, à leurs aspirations ? si les biens que vous possédez, ou plutôt que Dieu vous a confiés pour les gérer au mieux de l'intérêt général, servent d'abord et presque uniquement à satisfaire votre égoïsme et votre recherche du bien-être ? si vous vous obstinez à ne pas comprendre combien votre amour du luxe et du gain offense les humbles et les petits; si vous ne voulez pas faire l'effort, peut-être pénible à votre amour-propre, d'un geste de rapprochement, de pardon ou de pacification ? *Membrum de membro,* vous êtes membre du Christ et attaché dans le Christ aux autres membres, et vous agissez en membre séparé, séparé non seulement des autres, mais encore du chef Jésus et tout au plus bon, comme le sarment desséché et détaché du cep, à être jeté au feu.

* *